



IMP. SEJOURNE-BRIVIÈRE, CH<sup>TE</sup> THIERRY.

Am. Varin, del.

VITRAIL DE L'ÉGLISE DE CHARLY.

QUÉLQUES RÉFLEXIONS  
SUR LES  
VITRAUX DES ÉGLISES DU CANTON DE CHARLY.

---

Messieurs,

Il y a cinquante ans à peine, presque toutes les églises de notre arrondissement et principalement celles du canton de Charly que j'ai visitées plus particulièrement, possédaient des verrières des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles ; il y a quelques années encore, elles étaient tellement nombreuses qu'il n'était pas de si petite église de campagne qui n'en offrît au moins quelque débris.

Mais ces vestiges disparaissent tous les jours, quoiqu'on ait pu dire ; les guerres de religion et la Révolution de 1789 n'ont pas tout brisé, d'autres causes de destruction plus lentes mais plus sûres consomment chaque jour l'œuvre de destruction.

En premier lieu, le temps, comme sur toutes les choses d'ici-bas, exerce sur les vitraux son action dévastatrice, le manque de soin et les restaurations inintelligentes font le reste.

La plupart de ces vitraux appartenaient aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, il nous en reste encore dans l'arrondissement quelques beaux échantillons, tels qu'à Fère-en-Tardenois, à La Ferté-Milon, à Neuilly-Saint-Front, à Charly, à Pavant et dans quelques autres de nos églises où ils ont été réparés avec intelligence ; mais dans quel état se trouvent nombre de verrières qui me sont passées sous les yeux !

Voici, du reste, la cause de leur ruine. Chaque année, par suite des grands vents et de l'oxydation des vieux plombs, quelques verres se détachent ; le vitrier, l'artiste de la localité, passe alors quelques heures ou même quelques journées dans

l'église pour exécuter les réparations qui lui sont commandées et pour lesquelles il lui est laissé tout pouvoir ; il trouve un trou, il le bouche avec le premier morceau bleu, rouge ou jaune qui lui tombe sous la main, selon son caprice ou le hasard de la pièce qu'il rencontre dans les vieux débris. Il met une tête d'homme sur le corps d'une femme, une jambe où il faudrait un bras, sans plus s'en inquiéter, le trou est bouché, cela lui suffit.

Ainsi, d'année en année le mal augmente ; les morceaux divers, les couleurs sont remplacées par d'autres jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ou très-peu du sujet primitif, heureux encore quand l'observateur peut le discerner au milieu du chaos produit par cette réunion de lambeaux disparates et discordants qui crient et hurlent de se trouver ainsi réunis.

Faut-il donc s'étonner que, par suite de cette manière de réparer un vitrail, j'aie vu à Essômes, dans une verrière du fond du chœur, une énorme tête de nègre sur un petit corps d'une entière blancheur ? Et ce n'est pas la seule mascarade de ce genre que l'on trouve sur presque tous les vitraux de cette remarquable église.

J'y ai vu, par exemple, au milieu de sujets à personnages bien des morceaux épars et surtout des fragments de bordures entourant des grisailles employées à boucher des trous, sans ordre et sans discernement. On voit d'ici quels arrangements grotesques et bizarres ces moyens doivent produire.

Enfin vient un moment où le mal est irréparable ; ceux auxquels incombaient le soin de l'entretien annuel qu'ils auraient pu faire avec une légère dépense, succombent aux tentations des prospectus, et un vitrail neuf, quelquefois sans goût, sans style et de mauvaise exécution, pour le paiement duquel il faut encore faire une dépense assez forte, vient remplacer une œuvre ancienne estimable, qu'avec quelques précautions l'on aurait pu conserver à moins de frais.

A ce sujet, les exemples ne manqueraient pas ; ainsi, je regretterai toujours le vitrail de Nesles, daté de 1541, qui

représentait l'Adoration des Mages, remplacé il y a une quinzaine d'années par une verrière de fabrication moderne, dont le prix a peut-être été plus élevé que celui nécessaire à la restauration de l'ancien ; fort heureusement M. Barbéy en a fait un dessin qui en conservera le souvenir.

Il en a été de même à Chézy où, malgré les observations de M. Pille, l'un de nos collègues, on a remplacé par des vitraux genre XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle (ce style est de mode aujourd'hui) des vitraux de la Renaissance. Ceux-ci étaient, il est vrai, en très-mauvais état, mais cette substitution dans des fenêtres à meneaux et dans une église du XVI<sup>e</sup> siècle est d'un effet déplorable et agaçant.

Cet affreux disparate offusque les nerfs des gens les moins connaisseurs, avec d'autant plus de raison que les vitraux neufs, au point de vue du dessin et de la fabrication, laissent beaucoup à désirer.

Sans doute, les vitraux de la Renaissance, dont la disparition s'opère journellement, n'offrent pas le haut intérêt des verrières des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, si justement appréciées par les connaisseurs et les archéologues ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas chercher à conserver ceux qui nous restent encore d'une époque où les arts du dessin offrent les sujets d'étude les plus intéressants.

Ces vitraux, par la pureté de leur exécution, par la sagesse et l'agencement de leur composition, nous offrent généralement plus d'un enseignement au point de vue de l'ornementation, de l'histoire, de la légende, des mœurs et surtout des costumes du temps où ils ont été fabriqués.

Il est à remarquer, en effet, qu'à cette époque de la renaissance, les artistes avaient l'habitude d'habiller à la mode du temps les personnages des sujets religieux de l'Ancien et du Nouveau Testament ; aussi, rien de plus commun que de voir la Vierge, les apôtres, les héros de la Bible et tous les saints représentés sous les costumes de la cour de Louis XII et de François I<sup>er</sup>.

On sait qu'il en était de même pour les tapisseries et les

tableaux de la même époque. Reims, Beauvais et le célèbre tableau des Noces de Cana, par Paul Véronèse, nous en offrent de brillants exemples.

A Chézy, sur un des derniers vitraux qui restent au canton de Charly, un chevalier empanaché de trois grandes plumes sur une toque de velours, vêtu d'un pourpoint à la Henri II, coupe en deux son manteau pour en donner la moitié à un pauvre malheureux revêtu d'un habit de paysan de la même époque, c'est un saint Martin qu'un peintre moderne n'eut pas manqué de nous représenter sous l'armure et le casque d'un vieux soldat romain.

A Pavant, tous les personnages de la légende de saint Bald, qui vivait au XI<sup>e</sup> siècle, sont habillés à la mode du commencement du XVI<sup>e</sup>.

Tous ces vitraux, ou du moins presque tous, comme on peut le voir par exemple dans le grand cartouche du vitrail de Saint-Nicolas, de Charly, et dans les fragments de bordure dont j'ai pris les calques, portent les dates de 1541 à 1550. Ils étaient généralement encadrés par des rinceaux, des arabesques et des portiques-entrées comme à Pavant. Ce style, adopté par la Renaissance, nous venait de l'Italie, à la suite des conquêtes ou plutôt des expéditions militaires de Charles VIII, de Louis XII et de François I<sup>er</sup>, qui avaient pris dans ce pays un goût prononcé pour les arts italiens.

Les dates que je viens de citer et les caractères identiques que les vitraux de notre arrondissement présentent, au point de vue des dispositions du dessin, de l'ornementation des bordures et de l'agencement général, me donnent à peu près la certitude que ces verrières ont été exécutées par les mêmes artistes verriers et sortent d'un centre de fabrication qui peut-être se trouvait dans nos contrées et qu'il serait assez curieux de rechercher ; serait-ce à Soissons, qui était le siège du diocèse, qu'il faudrait essayer de l'y trouver ? L'influence de l'évêque et surtout de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, qui possédait tant de cures dans ces pays, n'autoriserait-elle pas à penser que les religieux de cette riche abbaye don-

naient tout au moins leurs conseils et leurs encouragements aux artistes qui ont exécuté ces verrières, dont la création semble être l'œuvre, sinon de la même main, du moins de la même école ?

Toutefois, il faut le reconnaître, malgré le sentiment religieux qui les a pu inspirer, les verrières de cette époque n'offrent pas le même degré de ferveur que celles des siècles précédents. La foi religieuse n'y apparaît pas au même degré que dans les verrières des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

A ces époques, la peinture sur verre des églises était, selon l'expression du Concile d'Arras, le livre des laïques par excellence, c'est sur ce livre qu'ils lisaient en lignes d'émeraude et de saphir toute l'histoire religieuse, les légendes des saints et la vie du Christ et des apôtres ; à ces époques, dis-je, les pasteurs savaient toute la consistance des impressions que l'âme reçoit par la vue et ils ne manquaient pas de forcer la mémoire des fidèles par ce moyen si simple et si certain.

Plus tard, au moment de la Renaissance, il semble que les artistes se préoccupent davantage du style et de la forme des œuvres qu'ils exposent à la lumière ; les couleurs des vitraux deviennent plus claires et moins heurtées, l'harmonie est cherchée davantage, et c'est ce qu'il est facile d'observer dans les vitraux qui nous restent du canton de Charly.

J'en ai dessiné quelques-uns, dont j'ai fait passer des calques et des réductions sous vos yeux ; comme moi, vous avez reconnu l'art qui préside à leur composition, la Vierge portant l'Enfant-Jésus et le saint Éloi, tous deux datés de 1543, provenant de Charly, que je vous présente aujourd'hui, en sont la meilleure expression ; les figures, les draperies, les fonds et accessoires, tout y est traité avec une rare perfection ; on sent là l'œuvre d'artistes qui sont sûrs d'eux-mêmes et dignes de servir de modèles à ceux de nos jours.

Aussi, Messieurs, en voyant la ruine et la dévastation qui se consomment journellement, je prévois dans un avenir prochain la disparition complète des restes de ces remarquables vitraux de la Renaissance, je pousse donc auprès de

vous un cri de détresse et je voudrais qu'il fût entendu par tous ceux qui sont chargés du soin de nos églises. Ils chercheraient alors à conserver les vestiges d'un art qui, depuis quelques années, tend à revivre, en faisant restaurer par des artistes intelligents et sérieusement recommandés par leurs œuvres précédentes, tout ce qui serait susceptible d'être remis en lumière, plutôt que de se laisser entraîner par le goût de la nouveauté en cédant aux obsessions de prospectus menteurs, dont les auteurs leur livrent des verrières neuves il est vrai, mais que trop souvent le bon goût réproouve.

Quant à nous, dessinons tout ce qui ne peut être utilement restauré, nous en conserverons au moins le souvenir à nos successeurs.

AMÉDÉE VARIN.

---